

L'huître et le néant

Jean Barbe, *Le travail de l'huître*, Montréal, Leméac, 2008

Christian Monnin

Number 17, Winter 2008–2009

Empreintes littéraires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2605ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Monnin, C. (2008). Review of [L'huître et le néant / Jean Barbe, *Le travail de l'huître*, Montréal, Leméac, 2008]. *Contre-jour*, (17), 173–176.

L'huître et le néant

Jean Barbe, *Le travail de l'huître*, Montréal, Leméac, 2008.

Le dernier roman de Jean Barbe aurait pu s'intituler *Comment devenir un ange gardien*. Car tel est bien le destin d'Andreï Léonovitch, le héros du *Travail de l'huître*, qui, devenu invisible et imperceptible, finit par veiller à leur insu sur une jeune femme et son bébé, déposés dans sa retraite par les ressacs de l'histoire mouvementée de la Russie. Dans une vie antérieure, Andreï était un révolutionnaire de pacotille, dont le discours politique se bornait à promouvoir obstinément l'assassinat du tsar, pour de confuses raisons personnelles : pauvre et crasseux, « et pourtant pur, si pur », « Andreï était le peuple russe » qu'il pouvait, d'un seul coup de feu, délivrer de la tyrannie, tout en devenant enfin quelqu'un. Seulement, un beau jour, en pleine réunion de conspirateurs d'opérette, et par la magie d'un coup de poing sur la table, Andreï disparaît : plus personne ne le perçoit d'aucune manière. Tout contact physique avec ses semblables lui est de plus interdit, sous peine de provoquer de graves écoulements de sang, cependant qu'il lui est simultanément (et paradoxalement) impossible de donner la mort, car « l'homme invisible ne peut tuer les êtres vivants, c'était la septième loi qui régissait son univers personnel ». Dès lors, il entre véritablement dans la clandestinité. L'homme inutile, cette figure littéraire emblématique de la littérature russe du XIX^e siècle, est devenu l'homme invisible.

L'Andreï visible des quatre premières pages est un ramassis de clichés puisés à la va-vite dans *Les démons* et *Crime et châtiment*. Cette huitre n'est donc pas de première fraîcheur. Peut-être faut-il quand même ajouter, à l'intention de ceux qui n'ont pas lu Dostoïevski, que le jeune homme se consume bien sûr d'un amour platonique pour une jeune prostituée qui, comme il se doit, pratique son métier « avec tant de douceur, tant d'ingénuité, tant de cœur qu'il [est] difficile de penser à elle comme à une femme perdue ». Bref, non seulement ce personnage passe inaperçu dans la grouillante Saint-Pétersbourg du milieu du XIX^e siècle, mais il n'a en outre pas la moindre consistance littéraire.

De sorte que le tour de force du roman de Jean Barbe est de faire disparaître un personnage déjà parfaitement inexistant. Et il est difficile de ne pas se demander pourquoi diable l'auteur a recours à un procédé fantastique aussi artificiel et lourd à manier pour un résultat aussi *imperceptible*. Où est l'élégance nébuleuse, le naturel dans le surnaturel de Gogol, auquel le cadre du récit invite très fortement à penser que l'idée a été empruntée (à moins que ça ne soit au *Double* de Dostoïevski) ? Car elle doit plus au *Nez* de Gogol qu'au flair de Jean Barbe. Pour être un tant soit peu digne de ce maître, il aurait été préférable, et moins exorbitant pour l'équilibre narratif, de maintenir un voile d'irréalité sur l'(in)existence d'Andreï, d'entretenir le doute au lieu de faire de sa disparition un événement, un basculement soudain dans un univers parallèle aux règles bien établies.

Le lecteur ne tarde pas non plus à se demander pourquoi le récit se déroule dans une Russie aussi factice que son personnage principal, sinon pour souligner sa dette envers des références qui l'écrasent : elle semble issue des rêveries romantiques de quelqu'un qui ne la connaît guère, tenture en fond de scène grossièrement barbouillée de lieux communs plutôt que décor signifiant, vernis d'exotisme dont ne ressortent que quelques figures historiques obligées comme Alexandre II et Raspoutine, que notre héros invisible essaie tous deux de sauver.

Reste à savoir si Andreï devient un personnage après sa disparition. Qu'on en juge : sa quête consiste dans un premier temps à découvrir les règles, contradictoires on l'a vu, qui régissent son nouvel état et à

vérifier sur les lieux de son enfance et dans le regard des mourants son inexistence pourtant flagrante dès les premières pages. Il passe les trente années suivantes à courir le monde afin de trouver sinon un remède, du moins une explication à sa disparition, allant d'une exposition universelle à l'autre, s'attachant successivement à Alexander Bell, George Eastman et à « Whilhem » [sic] Conrad Röntgen, cherchant le salut dans la téléphonie, la photographie ou les rayons X. Il s'attarde au sein de communautés de Peaux-Rouges, de moines tibétains, de nomades mongols et même d'orang-outans. Cette course et ces rapides apparitions (si l'on ose dire) dans des lieux ou auprès de personnages historiques apparentent Andreï à Forrest Gump qui, par des procédés d'insertion d'image, rencontre Nixon ou Elvis Presley.

Au terme de cette quête picaresque, Andreï décide de... disparaître encore plus en se terrant loin des hommes dans une maisonnette soigneusement camouflée au fin fond de l'extrémité d'un écart en retrait de la marge (dont il ne sort que pour acheter des clous...). Pas assez cependant pour que l'histoire, après laquelle il a tant couru, ne le rattrape cette fois, en la personne d'une jeune femme, engrossée par des pillards de l'armée Blanche, qui le force à sortir de sa retraite. Andreï devient son ange gardien à travers les ruines d'un monde dévasté par la guerre et la révolution. D'ailleurs, la dernière partie est judicieusement intitulée « La déroute ».

Rendons toutefois cette justice à Jean Barbe qu'outre sa brièveté, qui mérite d'être saluée, son roman est écrit dans un français correct et se caractérise par son utilisation du passé simple, prouesse qui, comme ne manque pas de le souligner l'auteur en entrevue (dans *La Presse* du dimanche 26 octobre 2008), suffit largement à le distinguer de la production actuelle. Ce qui explique sans doute l'audacieuse affirmation subséquente, selon laquelle il a les « moyens » de se « colleter avec les plus grands de la planète » : « le talent, je ne sais pas encore, mais les moyens, oui », conclut-il, énigmatique, son passé simple sous le bras. Dans un accès contradictoire d'humilité, il concède tout de même que « ce livre-ci vient moins de l'intelligence que les précédents » (*Voir*, 30 octobre 2008).

Cette virtuosité, servie par une telle surabondance de moyens, accouche malheureusement d'interrogations qui semblent s'adresser d'abord à l'auteur (« À quoi servait-il ? » ; « Que faire ? » ; « Qu'était-il ? Il lui restait à le découvrir »), de réflexions creuses qui, dans un éclair de lucidité, reconnaissent à trois reprises qu'elles tournent en rond (« son esprit tournait en rond, comme ses pas ») et d'anecdotes inutiles, ainsi quand Andreï place ses espoirs dans la dissection avant de s'apercevoir qu'il devrait « s'ouvrir le ventre pour voir ce qui clochait en lui ».

La quatrième de couverture, dont la lecture n'est pas indispensable non plus, en conclut hardiment que *Le travail de l'huître* est un « conte philosophique » ou encore, plus modestement, un « roman de l'histoire sans être historique, roman du fantasme sans être fantastique ». Roman sans être l'œuvre d'un écrivain, a-t-on envie d'ajouter.

Christian Monnin